

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s.-6a. par ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

par ANNEE. 12s.-6a.

BUREAU DE REDACTION, }
Rue Ste. Famille, No. 14. }

QUEBEC, VENDREDI MATIN, 14 SEPTEMBRE, 1849.

BUREAU DE REDACTION. }
Rue Ste. Famille, No. 14. }

JOURNAL LITTERAIRE.

L'Indienne bleue.

EN WAGON.

La machine à vapeur siffla. Les wagons s'ébranlèrent les uns après les autres. L'Alcide, en tête, de famille française, battit avec sa soupape, la charge, d'abord, puis le pas redoublé. Les voyageurs se disposaient et s'arrangeaient pour s'adapter le plus identiquement possible à leurs places, et n'en rien perdre.

Dans un wagon de première classe une place est restée vide. Les autres sont occupées par ces éternels personnages que vous avez vus dans tous les omnibus et toutes les descriptions d'intérieurs de diligences.

Il en est deux pourtant dont la physionomie mérite peut-être une mention particulière.

Le premier est un jeune homme de vingt-trois à vingt-cinq ans, très brun, de taille moyenne, vif d'allures, de tournure élégante et distinguée ; joli cavalier, bien jeune et bien français.

Le second peut avoir six pieds de hauteur sur trois. Ample d'épaules et d'abdomen, trop largement vêtu partout d'une manière d'étoffe grise mal coupée. Son énorme figure blafarde et à pans est surmontée d'un foulard noué en dépit du goût, et qui cache une chevelure jaunâtre coupée ras. Pas de barbe, ni de favoris, le nez fort et accidenté, cou de procésus, lèvres charnues et pâles, l'œil gros et bleu de chèvre noyée, et sur tout cela une timidité, une gaucherie, une pesanteur incroyables. C'est un Hollandais, M. Van Coppenaël, riche fils de famille.

Le jeune voyageur brun avait braqué son lorgnon dans l'œil gauche pour examiner à son aise cette figure de *Northman*, lequel examen déconcerta encore d'avantage, si faire se pouvait, le digne Hollandais, qui monta en tons de rose, jusqu'au violet. De folles idées, des souvenirs burlesques de Grandville et du cours de M. Geoffroy de Saint-Hilaire galoppaient dans la cervelle légère du jeune voyageur. Il lui semblait vaguement voir des bouquets de persil dans les narines de son compagnon de route...

Lorsqu'il eut assez contemplé, il tira de sa poche un élégant petit meuble de cuir et prit un cigare qu'il alluma, sans demander autrement permission. Le convoi roulait toujours.

UNE VOYAGEUSE.

A la première station, un employé ouvrit la portière et introduisit une femme avec son enfant. Nous avons dit qu'il restait encore une place.

Le jeune voyageur brun jeta son cigare.

Cette femme était en deuil. Sa tenue,

Le jeune voyageur brun fit un mouvement et jeta sur l'homme aux moustaches un regard significatif auquel le dit homme aux moustaches ne jugea pas à propos de répondre.

Le Hollandais, en même temps, enleva sans mot dire l'enfant, le prit sur ses genoux, et se mit à le caresser. La mère le remercia : elle ne voulait pas qu'il s'incommodât de ce fardeau ruant.

—Laissez, laissez, madame, dit le Hollandais en rougissant et avec une prononciation un peu embarrassée.

—Voilà un brave homme ! se dit le jeune voyageur brun.

STATION D'ÉTAMPES.

—Si vous voulez descendre et vous rafraîchir, messieurs, dit un employé en ouvrant la portière, vous avez dix minutes.

On était arrivé à Etampes : la moitié du chemin était faite. L'homme aux moustaches descendit le premier. Le Hollandais et le jeune brun s'étaient levés ensemble.

—Passez, monsieur, dit celui-ci.

—Pardon, dit le Hollandais, qui emporta l'enfant.

—Ne vous embarrassez pas de mon fils, monsieur, je vous en prie, dit la mère. Vous êtes mille fois trop bon.—Il mangera bien un petit gâteau avec moi, n'est-ce pas mon ami ? répondit le Hollandais.

La mère insiste. Mais l'enfant s'était cramponné à son amphitryon.

Lorsqu'ils furent descendus du wagon, le digne Van Coppenaël laissa glisser l'enfant à terre et lui prit la main.

Rodolphe de Frenays, il est temps de dire son nom, marcha à côté du Hollandais.

—Me permettez-vous de vous tenir compagnie, monsieur ? dit-il.

Pour toute réponse, le Hollandais salua gauchement, et ils se dirigèrent vers le café. A peine furent-ils assis, que le Hollandais tira de sa poche une vaste pipe de porcelaine qu'il alluma avec empressement.

—C'est bon ! dit-il sensuellement en s'enveloppant d'un nuage de fumée comme une divinité olympienne. Je n'avais pas fumé depuis ce matin.

—Pourquoi ne fumiez-vous pas dans le wagon ?

—Oh ! j'aurais craint d'incommoder quelqu'un.

Rodolphe commençait à trouver son nouvel ami charmant en tout point. Cette douceur, cette bonhomie le séduisaient. Rodolphe était d'ailleurs d'un âge et caractère qui s'enthousiasment facilement.

—Demeurez-vous à Orléans ou à Paris ? demanda-t-il au Hollandais.—Paris, répondit celui-ci. Mais je vais souvent à Orléans.

corbeille de gâteaux.

Le Hollandais demanda une nouvelle corbeille.

—Vous allez l'étouffer, dit Rodolphe.—Oh ! non, répondit Van Coppenaël ; il faut que les enfants mangent tant qu'ils veulent et tout ce qu'ils veulent ; ça les empêche d'être gourmands.

Rodolphe ne voulut pas discuter cette théorie. Il ne put s'empêcher de sourire intérieurement en se rappelant la réponse qu'on lui avait racontée de Katcomb, le traître anglais, à quelqu'un qui lui demandait une serviette : " Vous mangez donc bien salement ! "

INTIMITÉS.

Le garçon du café était occupé auprès des autres voyageurs, assez nombreux. La demoiselle qui était au comptoir apporta elle-même des gâteaux.

Elle était, comme beauté, assez insignifiante : les cheveux blonds, passables ; quelques taches de rousseur, le regard doux, l'air modeste ; une de ces femmes qui, dans toute leur vie, n'auront fait tourner personne dans la rue.

Rodolphe s'aperçut que Van Coppenaël ne la quittait pas du regard. Il avait braqué sur elle ses deux yeux en capote de cabriolet, et ne perdait pas un de ses mouvements.

—Pourquoi, diable, regardez-vous donc tant cette petite ? lui demanda Rodolphe en riant. Elle n'est pourtant pas belle.

Le Hollandais fut sensiblement décontenancé.

—Pardons si j'exprime aussi librement mon opinion sur une personne à laquelle vous paraissez vous intéresser ; car je crois...

—Je ne m'intéresse pas, répondit assez flegmatiquement Coppenaël ; mais depuis deux mois passés que je suis souvent sur cette route, je vois toujours cette demoiselle vêtue de la même petite robe bleue, et toujours propre.

Rodolphe se mit à rire.

—Il n'y a que vous pour faire attention à ces choses-là, dit-il. Mais je crois qu'on monte en wagon. Ne laissons pas partir le convoi sans nous.

—On se leva, et le Hollandais bourra de gâteaux les poches de l'enfant.

—Où descendez-vous à Orléans ? demanda Rodolphe en se dirigeant vers le convoi.—A l'hôtel de la Loire.

—C'est un peu loin. Ma voiture doit m'attendre au débarcadère. Voulez-vous me faire le plaisir de vous laisser mettre chez vous ?

—Je veux bien, dit Van Coppenaël, pour tout remerciement.

Lorsque le convoi se fut remis en marche :

—Tiens dit le Hollandais en voyant occupée la place de l'homme aux moustaches,

celui-ci, je serais très-chagriné de nous quitter aussi vite. Ma mère, chez qui je vais, demeure à deux lieues d'Orléans. Voulez-vous me faire l'amitié de venir dîner chez elle avec moi ? Vous me ferez vraiment plaisir.

Van Coppenaël, qui n'avait pas l'habitude des spontanités, fut surpris et content aussi de la proposition de Rodolphe. Mais sa timidité lui faisait redouter une présentation. Il avait en outre un autre motif pour ne pas accepter.

—Je vous remercie bien, répondit-il avec une satisfaction visible, mais cela ne se peut. Mon domestique m'attend à l'hôtel.

—Eh bien ! dit Rodolphe.—Il serait inquiet.

Rodolphe fut tenté de croire à une mauvaise plaisanterie ; mais il n'y avait pas moyen de conserver un instant cette pensée en regardant la bonne figure du Hollandais.

—Oui, continua celui-ci, cela le surprendrait ; mais, ajouta-t-il en faisant un grand effort pour vaincre sa timidité, si Mme votre mère ne vous attendait pas, je vous aurais prié de me faire vous-même l'honneur de partager mon dîner.

—J'accepte, dit tout de suite Rodolphe, à la condition que vous me ferez le même honneur demain.

—Mais reprit Van Coppenaël, si cependant Mme votre mère...—Oh ! ne vous inquiétez pas de cela. On m'attend jamais.

Van Coppenaël médita longuement sur le sens de la réponse.

Il cherchait encore lorsque la voiture s'arrêta devant la porte de l'hôtel.

TEL MAITRE

Gottlieb, domestique de Van Coppenaël, attendait son maître.

Rodolphe fut surpris de l'étonnante ressemblance qui existait entre Gottlieb et son maître. On les eût pris pour les deux frères. C'était la même figure pâle et comme soufflée, le même œil de faïence, la même démarche et rusée, la même tournure d'hippopotame matinée d'ours blanc. Seulement Gottlieb était un peu plus petit que son maître, et chez lui, chose pourtant difficile, les côtés hollandais de Van Coppenaël étaient encore exagérés ; la lympe était portée à sa plus lourde expression. C'était comme la charge d'un remarquable original.

Ajoutez que ces deux ménechmes étaient vêtus de la même façon,

.... Le même air, le même habit de lin, à cela près que Van Coppenaël avait une casquette et Gottlieb un chapeau, qu'il gardait à vie sur sa tête. On avait cru longtemps dans les cuisines de l'hôtel de la Loire qu'il couchait avec.

Gottlieb promena lentement son regard sur la vaste personne de Van Coppenaël,

de partout pour le consulter, et il n'y a pas un professeur à Leyde qui ne le salue quand il passe dans la rue. Ah ! ajouta le brave Gottlieb, avec un sourire admiratif, c'est un homme qui a bien de l'esprit !...

LA TIMBALE DE VAN COPPENAEËL.

Van Coppenaël rentrait. Il s'assit immédiatement devant la table et arbora sa serviette à la boutonnière de sa houppelande grise.

Rodolphe se dépouilla de son *tweed* élégant, renversa gracieusement le collet de son habit, passa la main dans sa chevelure, releva ses manchettes, et s'assit.

Malgré son appétit de chasseur, il ne pouvait s'empêcher d'admirer de temps à autre la puissance déployée par son antagoniste. Van Coppenaël ne quittait la fourchette que pour remplir une vaste et lourde timbale d'argent, ornée d'armes gravées, qu'il vidait sans sourciller. Il réhabilitait la croisade.

[La suite au prochain numéro.]

Par le Steamer Niagara.

Dernières Nouvelles d'Europe.

Paris 23 Août 1849

—Le *Moniteur* dément ce matin l'annonce faite par un journal du remplacement du général Charron, gouverneur-général de l'Algérie, par le général de Brigade MacMahon.

—La malheureuse ville de Venise non seulement est menacée en ce moment par la famine et l'ennemie, mais, d'après des nouvelles récentes, elle était au moment de devenir la proie d'un mouvement démagogue.

—M. le maréchal Soult est attendu à Paris.

—Un journal annonçait hier que Ledru-Rollin était à Paris depuis quelques jours et que ses amis l'avaient engagé à le quitter. Le fait est faux. M. Ledru est trop prudent pour passer le détroit.

—Plusieurs ex-ministres de l'ex gouvernement révolutionnaire de Rome, et expulsés de cette ville, viennent d'arriver à Marseille.

—On mande de Berne que des essaims de fourmis ailées se sont abattus dans les champs voisins de cette ville, et ont dévoré une abondante moisson.

—L'empereur de Russie a fait à ce qu'il paraît un excellent accueil au général Lamoricière. Il lui aurait déclaré avec beaucoup de netteté, relativement aux armements formidables qui ont lieu dans le Nord, qu'il ne pouvait être question de coalition contre la France ou d'augmentation de territoire, mais qu'il s'agissait d'arrêter un bouleversement social. " Pour arriver à ce but, aurait dit l'empereur, j'emploierai mes forces, mes armes, tout, tout. "

La soumission des Hongrois était prévue ; les matamores du parti révolutionnaire pouvaient seuls s'imaginer que l'insurrection magyare triompherait des forces réunies de la Russie et de l'Autriche. Cependant, ce dénouement, que l'on attendait, que